

Identité et variation linguistique : les données de Casselman (Ontario)

Davy Bigot

Number 41, 2016

Réflexions sur les quatre siècles de présence française en Ontario

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1038962ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1038962ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Institut franco-ontarien

ISSN

0708-1715 (print)

1918-7505 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bigot, D. (2016). Identité et variation linguistique : les données de Casselman (Ontario). *Revue du Nouvel-Ontario*, (41), 233–272.
<https://doi.org/10.7202/1038962ar>

Identité et variation linguistique : les données de Casselman (Ontario)

DAVY BIGOT

Université Concordia

Dans cette étude, nous examinons l’alternance de quatre adverbes et locutions exprimant la conséquence¹, à savoir (*ça*) *fait que* / *donc* / *alors* et *so*, dans le discours de locuteurs adultes franco-ontariens de Casselman (petite communauté francophone majoritaire située dans les comtés unis de Prescott et Russell), enregistrés en 2009. De plus, nous nous penchons sur les diverses identités linguistiques que ces mêmes interviewés s’assignent².

Comme nous le verrons dans la section suivante, ces items grammaticaux ont déjà été examinés en français québécois³. Toutefois, les données exploitées jusqu’à

¹ Désormais désignés par le terme « locutions », afin d’alléger le texte.

² Nous tenons à remercier très sincèrement les évaluateurs qui ont nettement contribué à améliorer cet article.

³ Diane Dessureault-Dober, « Étude sociolinguistique de (*ça*) *fait que* : “coordonnant logique” et “marqueur d’interaction” », thèse de doctorat, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1974, 156 p.; Pierrette Thibault et Michelle Daveluy, « Quelques traces du passage du temps dans le parler des Montréalais, 1971-1984 », *Language Variation and Change*, vol. I, n° 1, 1989, p. 19-45; et en français ontarien : Raymond Mougeon et Édouard Beniak, *Linguistic consequences of language contact and restriction: The case of French in Ontario, Canada*, Oxford University Press, 1991, 247 p.; Daniel Golembeski, « French language maintenance in Ontario, Canada:

présent ont été extraites, soit de corpus datant d'au moins deux décennies, soit de corpus plus récents, mais uniquement composés de locuteurs adolescents. Comme dans notre récente étude⁴, c'est donc le problème de la représentativité des données que nous posons ici. En effet, on peut se demander si les pratiques linguistiques des locuteurs adultes observées dans les recherches antérieures reflètent toujours les pratiques contemporaines. Aussi, on peut se demander si les données récemment recueillies auprès d'adolescents franco-ontariens concordent avec celles de leurs aînés. Par ailleurs, notre étude se démarque des recherches antérieures par le fait que nous cherchons à savoir s'il existe une corrélation entre l'alternance des formes (*ça*) fait que / donc / alors et *so*, et l'identité linguistique que revendique chaque locuteur.

Dans un premier temps, nous reviendrons sur l'ensemble de ces études, afin d'en dégager les conclusions essentielles. Dans la deuxième section, nous formulerons nos questions de recherche et nos hypothèses. Nous présenterons ensuite la communauté de Casselman. La quatrième section sera consacrée aux aspects méthodologiques de notre recherche. En section cinq, nous exposerons les

A sociolinguistic portrait of the community of Hearst », thèse de doctorat, Indiana University, 1998, 428 p.; Raymond Mougeon, « Diversification du parler des adolescents franco-ontariens : le cas des conjonctions et locutions de conséquence », *Cahiers Charlevoix, Études franco-ontariennes*, n° 8, 2006, p. 231-271; Raymond Mougeon, Terry Nadasdi et Katherine Rehner, « Évolution de l'usage des conjonctions et locutions de conséquence par les adolescents franco-ontariens de Hawkesbury et Pembroke (1978-2005) », dans France Martineau et coll. (dir.), *Le français d'ici. Études linguistiques et sociolinguistiques sur la variation du français au Québec et en Ontario*, Toronto, GREF, 2009, p. 175-214.

⁴ Davy Bigot, « De la variation lexicale en franco-ontarien : les données du corpus de Casselman (Ontario) », *Revue canadienne de linguistique*, vol. 61, n° 1, 2016, p. 1-30.

principaux résultats tirés de notre corpus. Enfin, nous terminerons par une discussion visant à dégager les points de convergence et de divergence entre nos données et celles des recherches publiées antérieurement. Nous verrons que les données recueillies à partir du corpus de Casselman permettent de confirmer non seulement la vivacité de la langue française en Ontario, mais aussi son homogénéité et son appartenance directe à la famille des parlers laurentiens⁵.

1. Revue des recherches antérieures

Présentons brièvement les études portant sur l’alternance des locutions (*ça fait que* / *donc* / *alors* et *so* en français laurentien. Cette recension des écrits nous fournira à la fois des éléments de base pour nos hypothèses et des points de comparaison précieux nous permettant d’alimenter notre discussion finale.

Commençons par les études ayant porté sur des corpus de français québécois. La première étude sur les locutions exprimant la conséquence est la thèse de Diane Dessureault-Dober⁶ dans laquelle l’auteure propose une analyse détaillée de (*ça fait que*, à partir d’un sous-ensemble de 24 locuteurs du corpus Sankoff-Cedergren, corpus stratifié d’entrevues semi-dirigées recueilli à Montréal en 1971⁷. Dans son analyse, Dessureault-Dober rend compte de l’usage de (*ça fait que*, ainsi que des formes concu-

⁵ Par « parlers laurentiens », nous entendons les variétés de français historiquement issues du français des premiers colons de la Nouvelle-France. Sont donc inclus, pour ce qui concerne le Canada, le français québécois, ainsi que toutes les variétés de français parlées dans les provinces situées à l’ouest du Québec.

⁶ Diane Dessureault-Dober, *op. cit.*

⁷ Lionel Boisvert et Paul Laurendeau, « Répertoire des corpus québécois de langue orale », *Revue québécoise de linguistique*, vol. 17, n° 2, 1988, p. 241-261.

rentes *alors* et *donc*, en fonction de facteurs linguistiques (comme le sujet du verbe des deux propositions ou encore le mode des verbes de chaque proposition) et sociaux (notamment la classe sociale et l'âge des locuteurs).

La seconde étude consacrée aux locutions de conséquence en français québécois est celle de Pierrette Thibault et Michelle Daveluy⁸. Cette recherche a été réalisée à partir d'un corpus de français montréalais recueilli en 1984 auprès de 72 locuteurs, par Thibault et Vincent⁹. Les auteures ont retenu pour variables indépendantes le sexe, l'âge, la catégorie professionnelle, mais aussi l'indice de mobilité professionnelle, ainsi que l'année d'enregistrement de l'entrevue. Soulignons que dans cette étude, Thibault et Daveluy¹⁰ se sont concentrées sur l'usage, en temps réel, de la locution *alors* dans le parler de locuteurs enregistrés en 1971 (corpus Sankoff-Cedegren) et en 1984¹¹.

Les études de Dessureault-Dober et de Thibault et Daveluy ont permis d'établir qu'en français québécois :

- 1) (*ça*) *fait que* est associé à la classe ouvrière, ainsi qu'au registre informel;
- 2) *donc* est uniquement employé par la bourgeoisie, dans un registre hyper-formel;
- 3) *alors* est caractéristique de la classe des professionnels, ainsi que du registre formel.

On notera que la variante anglaise *so* n'a été attestée dans aucune de ces deux études.

⁸ Pierrette Thibault et Michelle Daveluy, *op. cit.*

⁹ Pierrette Thibault et Diane Vincent, *Un corpus de français parlé : historique, méthodes et perspectives de recherche*, Québec, CIRAL, 1990, 140 p.

¹⁰ Pierrette Thibault et Michelle Daveluy, *op. cit.*

¹¹ Pierrette Thibault et Diane Vincent, *op. cit.*

Concernant les études sur le français ontarien, la première recherche ayant examiné les locutions de conséquence est celle de Mougeon et Beniak¹². Les auteurs ont observé l'usage de (*ça*) *fait que / donc / alors*, ainsi que de la forme anglaise *so* dans le parler d'adolescents enregistrés en 1978 et provenant de quatre localités différentes (corpus Mougeon et Beniak) : trois localités où les francophones sont minoritaires (Cornwall, North Bay et Pembroke) et une localité où les francophones sont majoritaires (Hawkesbury). L'originalité de leur étude vient du fait que les auteurs ont tenu compte de la fréquence d'emploi du français pour chaque locuteur.¹³

La deuxième étude portant sur ce phénomène est la thèse de Daniel Golembeski¹⁴ basée sur un corpus de 34 entrevues semi-dirigées recueillies auprès d'adolescents et d'adultes provenant de Hearst (en Ontario). En plus d'avoir tenu compte de facteurs communément retenus dans les analyses de type variationniste (c'est-à-dire le sexe, la classe sociale et le groupe d'âge des locuteurs), Golembeski a également sélectionné les variables indépendantes suivantes : la langue dominante, le degré

¹² Raymond Mougeon et Édouard Beniak, *op. cit.*

¹³ Raymond Mougeon et Édouard Beniak ont introduit la notion de restriction linguistique pour classer les locuteurs francophones selon leur degré d'interaction en français et en anglais. Nous renvoyons le lecteur à Mougeon et Beniak (*op. cit.*, p. 73) pour plus de détails sur le calcul de cet indice. Retenons simplement que les locuteurs sont répartis dans trois catégories distinctes : les locuteurs « restreints » (qui emploient majoritairement l'anglais dans leurs interactions quotidiennes), les locuteurs « semi-restreints » (qui utilisent le français et l'anglais à des fréquences similaires) et les locuteurs « non restreints » (qui emploient majoritairement le français dans leur vie de tous les jours). Mentionnons que, en général, les études de Mougeon et de ses collaborateurs démontrent que les locuteurs « restreints » sont plus portés à utiliser les variantes standard que vernaculaires.

¹⁴ Daniel Golembeski, *op. cit.*

d'exposition au français standard, le degré de bilinguisme, ainsi que le contexte d'acquisition du français.

La thèse de Françoise Mougeon¹⁵ compare le français parlé par trois locuteurs adultes francophones provenant de l'Ontario, du Québec et de la France qui se sont auto-enregistrés dans diverses situations de communication allant du contexte le plus informel (à la maison) à des contextes plus formels (par exemple, au travail).

Raymond Mougeon¹⁶ réanalyse l'emploi de (*ça*) *fait que* / *donc* / *alors* et *so* dans le corpus de Mougeon et Beniak, en tenant compte, cette fois-ci, des registres stylistiques (registres informel, formel et hyperformel).

Ces quatre recherches sur le français parlé en Ontario ont fait ressortir les corrélats sociologiques et stylistiques suivants :

- 1) (*ça*) *fait que* est généralement associé aux classes ouvrières¹⁷, aux locuteurs non restreints, aux locuteurs masculins, ainsi qu'au registre informel;
- 2) *donc* est davantage employé par les classes moyennes-supérieures (ou semi-professionnelles), les locutrices, dans un registre hyper-formel;
- 3) *alors* est caractéristique des classes sociales moyennes-supérieures (ou semi-professionnelles), des locutrices, ainsi que du registre formel;

¹⁵ Françoise Mougeon, « Les Francophones et leurs styles », thèse de doctorat, Paris, Université Paris-X, Institut linguistique, 1999, 314 p.

¹⁶ Raymond Mougeon, *op. cit.*

¹⁷ Dans les études de Raymond Mougeon et Édouard Beniak, de Raymond Mougeon, et de Raymond Mougeon, Terry Nadasdi et Katherine Rehner (*op. cit.*), la classe sociale des adolescents est déterminée d'après la profession des parents.

- 4) *so* est typique des classes ouvrières, des locuteurs restreints, des locuteurs masculins, ainsi que du registre informel.

Plus récemment, l'étude de Mougeon, Nadasdi et Rehner¹⁸ s'est concentrée sur l'usage en temps réel de (*ça*) *fait que* / *donc* / *alors* et *so* dans le parler d'adolescents franco-ontariens d'Hawkesbury (40 locuteurs) et de Pembroke (31 locuteurs) enregistrés en 1978 (corpus Mougeon et Beniak) et en 2005 (corpus Mougeon, Nadasdi et Rehner). Les variables indépendantes sélectionnées sont : le sexe, la classe sociale (classe ouvrière, classe moyenne et classe [semi]-professionnelle), le degré de restriction linguistique (locuteurs restreints, semi-restreints et non restreints), le type de sujet (informel et formel). Arrêtons-nous sur l'étude de Mougeon, Nadasdi et Rehner, car elle fournit des données contemporaines sur le parler des adolescents franco-ontariens de la communauté d'Hawkesbury, communauté ontarienne majoritairement francophone et donc susceptible d'être comparable à celle de Casselman. Les résultats de leur enquête démontrent que l'usage des variantes (*ça*) *fait que* / *donc* / *alors* et *so* a évolué entre 1978 et 2005 dans les proportions suivantes :

- 1) (*ça*) *fait que* reste la variante principale. Son taux d'usage augmente de 81 % à 85 % et son taux de dispersion¹⁹ passe de 80 % à 100 %;
- 2) *donc*, qui n'était employé que dans 14 % des cas et par 20 % des locuteurs du corpus de 1978 représente, en 2005, 8 % des occurrences totales, pour un taux de dispersion identique à celui du corpus précédent;

¹⁸ Raymond Mougeon, Terry Nadasdi et Katherine Rehner, *op. cit.*

¹⁹ Le taux de dispersion renvoie aux pourcentages de locuteurs utilisant la variante au moins une fois durant l'entrevue.

- 3) *alors*, qui était marginal avec un taux d'emploi de 4 % et un taux de dispersion de 15 % en 1978, a entièrement disparu en 2005;
- 4) *so*, dont le taux d'emploi n'était que de 1 % et dont le taux de dispersion n'était que de 10 % en 1978, augmente significativement à 7 %, pour un taux de dispersion de 20 %, dans le corpus de 2005.

Mougeon, Nadasdi et Rehner observent également les effets des facteurs sociologiques et stylistiques suivants²⁰ :

- 1) (*ça*) *fait que* est caractéristique des classes ouvrières, des locuteurs masculins et des locuteurs non restreints;
- 2) *donc* est associé aux classes des semi-professionnels, aux locutrices et au registre formel;
- 3) *so* est davantage employé par les locuteurs semi-restreints et les locuteurs de sexe féminin.

Finalement, Mougeon, Nadasdi et Rehner tirent les conclusions suivantes.

- 1) La nette domination de la variante (*ça*) *fait que*, dans le corpus d'Hawkesbury, s'expliquerait par le fait que, dans cette communauté, la pression normative serait faible et que le parler populaire pourrait être doté d'un certain prestige latent (*covert prestige*). Ceci favoriserait l'utilisation de la variante vernaculaire, tout en entravant

²⁰ Les variables indépendantes sont présentées dans leur ordre d'importance en fonction de leur rang (*range*) que nous avons calculé à partir des données de Mougeon, Nadasdi et Rehner (*op. cit.*, p. 193). Pour plus de précisions sur cet indice, voir A. Sali Tagliamonte, *Analysing sociolinguistic variation*, Cambridge University Press, 2006, 284 p.

partiellement l'emploi des variantes standard telles que *donc* et *alors*.

- 2) L'augmentation de la variante anglaise *so* serait symptomatique de la croissance du nombre de locuteurs semi-restreints (locuteurs qui emploient régulièrement l'anglais dans la vie de tous les jours) au sein de la communauté d'Hawkesbury et dont l'identité linguistique bilingue et biculturelle catalyserait potentiellement l'usage d'emprunts à l'anglais.

La revue des études antérieures étant maintenant terminée, passons dès à présent à nos questions de recherche et à nos hypothèses.

2. Questions de recherches et hypothèses

Situé en Ontario dans les comtés unis de Prescott et Russell, à environ 145 kilomètres de Montréal, le village de Casselman est très majoritairement francophone. En effet, sa population est composée de 83 % de locuteurs qui ont le français comme langue maternelle. En cela, elle constitue la seconde population la plus importante de l'Ontario, en termes de concentration, après Hearst qui affiche un taux de 89 % de francophones²¹.

Comme nous l'avons souligné précédemment, bien que l'emploi de (*ça*) *fait que* / *donc* / *alors* / *so* ait déjà été

²¹ Notre choix de présenter les données détaillées du recensement de 2006 plutôt que celles de 2011 s'explique par le fait que le recensement de Statistique Canada 2011 a été effectué sur la base du volontariat. Les interviewés étaient donc libres de répondre ou non aux questions posées. Nous pensons donc que les données détaillées du recensement effectué en 2006 sont plus fiables que celles de 2011. Voir Statistique Canada, Casselman, Ontario (Code 3502044) (tableau), *Profils des communautés de 2006, Recensement de 2006*, n° 92-591-XWF au catalogue de Statistique Canada, Ottawa, 2007.

examiné en français québécois et en français ontarien, on peut se demander si les pratiques linguistiques des locuteurs adultes observés dans les recherches antérieures reflètent toujours les pratiques contemporaines, et si les données récemment recueillies auprès d'adolescents franco-ontariens concordent avec celles de leurs aînés. La pertinence de notre étude est double. Tout d'abord, nous rendons compte de données provenant d'un corpus d'entrevues semi-dirigées récent (le corpus ayant été réalisé en 2009) de locuteurs adultes non restreints appartenant à une communauté francophone qui est non seulement majoritaire, mais qui est également située géographiquement près du Québec et qui est donc susceptible d'être influencée par les pratiques linguistiques des Québécois. De plus, nous cherchons à mesurer s'il existe ou non une corrélation entre l'alternance des formes (*ça*) *fait que* / *donc* / *alors* et *so* et l'identité linguistique que revendique chaque locuteur.

Nous tenterons donc de répondre aux questions suivantes : 1) l'usage des locutions de conséquence par les locuteurs natifs de la communauté de Casselman diffère-t-il de celui des locuteurs québécois et ontariens des études antérieures? et 2) l'emploi des variantes (*ça*) *fait que* / *donc* / *alors* et *so* peut-il être corrélé aux identités linguistiques revendiquées par les interviewés de notre corpus?

Étant donné les corrélats sociologiques et stylistiques relevés dans les recherches susmentionnées, nous formulons les hypothèses suivantes.

- 1) Puisque la variante (*ça*) *fait que* est fortement employée dans les corpus ontariens et québécois, et que sa valeur sociostylistique est importante (celle-ci étant rattachée aux locuteurs des classes ouvrières, de sexe masculin, ainsi qu'au registre

informel), nous nous attendons à retrouver les mêmes tendances lourdes chez les locuteurs du corpus de Casselman.

- 2) Les variantes standard *alors* et *donc* étant largement minoritaires et rattachées aux locuteurs des classes moyennes-supérieures/(semi)-professionnelles, aux locutrices et au registre formel (voire hyper-formel), nous nous attendons à ce que, dans le parler des locuteurs de Casselman, leur emploi soit minime et qu'il relève des mêmes variables indépendantes.
- 3) Pour ce qui est de la variante *so*, celle-ci étant peu utilisée par les jeunes Franco-Ontariens du corpus de 2005 et non attestée chez les adultes québécois, nous nous attendons à ce que cette variante soit très peu employée, voire absente, du parler des adultes de Casselman.
- 4) Enfin, nous pensons que si l'identité linguistique bilingue des jeunes locuteurs semi-restreints d'Hawkesbury joue potentiellement un rôle dans l'usage de *so* en 2005²², nous nous attendons à ce que l'emploi de cette variante soit corrélé avec l'identité linguistique la plus centrée sur le bilinguisme.

Avant de présenter les principaux aspects méthodologiques de notre étude, arrêtons-nous sur quelques éléments historiques et démolinguistiques de la communauté de Casselman.

²² Tel que relevé dans Raymond Mougéon, Terry Nadasdi et Katherine Rehner, *op. cit.*

3. La communauté de Casselman

La colonisation de ce qui allait devenir la province de l'Ontario²³ a commencé dans la région des Grands Lacs, dès la seconde moitié du 18^e siècle. Le fort Pontchartrain de Détroit (1740) et la paroisse de l'Assomption (1767) attestent de la présence d'un premier foyer de peuplement²⁴. Il faudra cependant attendre plusieurs décennies pour qu'un deuxième foyer se développe, dans les environs de Pénétanguishene, en 1828.

C'est à partir de la seconde moitié du 19^e siècle que la population franco-ontarienne connaîtra un essor considérable, tout en restant, bien entendu, nettement minoritaire sur l'ensemble du territoire. Gervais²⁵ note à ce sujet que lors du recensement de 1842, la population francophone de l'Ontario ne comptait que 13 969 personnes sur une population totale de 487 053, soit seulement 2,87 %. Lors du recensement suivant, en 1851, bien que le pourcentage n'ait guère augmenté, la population de Franco-Ontariens passait à 27 424 personnes sur un total de 952 002 habitants. Deux facteurs viendront favoriser l'établissement de nouveaux francophones en Ontario : l'établissement d'institutions religieuses (notamment à Ottawa), ainsi que l'expansion du commerce du bois.

²³ Située dans le centre-est du Canada, bordée à l'ouest par le Manitoba et à l'est par le Québec, la province de l'Ontario fut d'abord créée sous le nom de Haut-Canada en 1791, après l'adoption de la loi constitutionnelle qui scindait en deux la province de Québec. La province deviendra l'Ontario à la confédération en 1867.

²⁴ Une première école française a même été créée à l'Assomption, en 1786, par le curé Point, responsable de cette paroisse. Le premier instituteur de langue française, François Chenier, n'arrivera toutefois qu'en 1824. Voir Gaétan Gervais, « L'Ontario français (1821-1910) », dans J. Jaenen Cornelius (dir.), *Les Franco-Ontariens*, Presses de l'Université d'Ottawa, 1993, p. 51.

²⁵ *Ibid.*

En 1830, Martin Casselman, descendant loyaliste et entrepreneur attiré par la quantité et la qualité du bois et par le potentiel hydraulique de la région, vient s'établir dans le comté de Russell, à l'est de l'Ontario²⁶. Durant la seconde moitié du 19^e siècle, l'importance grandissante du marché américain accélère l'implantation d'une multitude de scieries dans l'ensemble du Haut-Canada²⁷. Martin Casselman fait donc construire une scierie, ainsi qu'une digue, le long de la rivière Petite-Nation-du-Sud, en 1844. Lucien Brault²⁸ note que, à l'origine, il y avait trois temples protestants, dont il ne reste plus de trace actuellement. Cela suggère donc que les premiers colons qui s'établirent à Casselman étaient d'origine anglaise ou écossaise et que les colons francophones sont venus s'installer plus tard. Au fil des décennies, la petite communauté va rapidement croître, grâce, notamment, à l'arrivée du chemin de fer, le Canada-Atlantique.

Bien entendu, l'histoire de l'établissement du village de Casselman est liée à celle des francophones des comtés unis de Prescott et Russell, comtés dont la colonisation par les francophones débutera dès les années 1840²⁹. Don Cartwright souligne que :

In contrast to the French parishes of Russell and Prescott counties, the majority of the francophones who entered the Diocese of Kingston lacked the systemic opportunities to use their mother-tongue beyond the family. Once outside the province of Quebec and/or the protection of a predominantly French-speaking parish

²⁶ Lucien Brault, *Histoire des comtés unis de Prescott et Russell*, Ontario, Conseil des comtés unis, 1965, p. 293.

²⁷ Gaétan Gervais, *op. cit.*, p. 53-54.

²⁸ Lucien Brault, *op. cit.*, p. 295.

²⁹ Voir également Chad Gaffield, *Aux origines de l'identité franco-ontarienne*, Presses de l'Université d'Ottawa, 1993, p. 64.

*the habitants [...] were forced to use English as the prevailing language of the community*³⁰.

Il semble donc que les comtés unis de Prescott et Russell soient rapidement devenus une enclave francophone importante au sein de la province de l'Ontario.

La communauté de Casselman compte aujourd'hui une école élémentaire et une école secondaire catholiques, ainsi qu'une école élémentaire et une école secondaire publiques. Ces écoles sont toutes francophones. Plusieurs petites entreprises se sont également implantées. On y trouve aussi des compagnies d'assurance, plusieurs banques, une caisse populaire, des services juridiques et médicaux, plusieurs épiceries et nombre de petits commerces. Le secteur agricole n'est donc pas l'unique pourvoyeur d'emplois.

Sur le plan politique, le conseil municipal de Casselman s'est récemment doté d'une politique culturelle dont le rôle est d'affirmer « [les] traits distinctifs [et l'] identité politique, économique, sociale, religieuse, artistique et linguistique³¹ » de la communauté. De nombreuses activités culturelles (expositions d'artistes-peintres de la région, concerts d'artistes franco-ontariens ou encore concours de pêche) sont donc organisées chaque année et rassemblent plusieurs centaines de Franco-Ontariens.

Du point de vue démographique, entre 1991 et 2011, la population a augmenté de près de 49 %, passant de 2 434 habitants à 3 626. Le tableau 1 résume les données

³⁰ Don Cartwright, « Institutions on the frontier: French-Canadian settlement in the Eastern Ontario in the nineteenth century », *Le Géographe canadien*, vol. 21, n° 1, 1977, p. 17.

³¹ *Corporation du village de Casselman* (page 3) consultable à l'adresse Internet suivante : www.casselman.ca/pdf_general/misc/2012-185%20adoption%20politique%20culturelle%20du%20village%20de%20casselman.pdf.

démolinguistiques actuelles de Casselman³². Afin de souligner l'importance de la vitalité du français à Casselman, nous avons ajouté les données relatives à l'ensemble de la population ontarienne.

Tableau 1

Données démolinguistiques de Casselman³³

Caractéristiques	Casselman		Ontario	
Population totale	3 175		12 028 900	
Langue maternelleⁱ				
- Français seulement	2 645	83 %	488 815	4 %
- Anglais seulement	485	15 %	8 230 705	68 %
- Anglais et français	35	1 %	32 685	0,3 %
- Autre(s) langue(s)	15	0,5 %	3 276 685	27 %
Connaissance des langues officiellesⁱⁱ				
- Français seulement	650	20 %	49 210	0,4 %
- Anglais seulement	190	6 %	10 335 700	86 %
- Anglais et français	2 340	74 %	1 377 330	11 %
- Ni l'anglais, ni le français	0	0 %	266 655	2 %
Langue parlée le plus souvent à la maisonⁱⁱⁱ				
- Français seulement	2 515	79 %	289 035	2 %
- Anglais seulement	615	19 %	9 655 830	80 %
- Anglais et français	35	1 %	26 045	0,2 %
- Langue non officielle	10	0,3 %	1 811 620	15 %
- Français + langue non officielle	0	0 %	3 065	0,02 %
- Anglais + langue non officielle	0	0 %	239 890	2 %
- Anglais et français + langue non officielle	0	0 %	3 405	2 %
Langue utilisée le plus souvent au travail^{iv} (population de 15 ans et plus ayant travaillé depuis 2005)^v				
- Français	1 190	61 %	97 965	1 %
- Anglais	600	31 %	6 754 045	96 %
- Anglais et français	155	8 %	42 945	0,6 %
- Langue non officielle	0	0 %	112 125	2 %
- Français + langue non officielle	0	0 %	230	0,003 %
- Anglais + langue non officielle	0	0 %	45 400	1 %
- Anglais et français + langue non officielle	0	0 %	1 560	0,02 %

i Réfère à la première langue apprise à la maison dans l'enfance et encore comprise par le recensé au moment du recensement.

ii Réfère à la capacité de soutenir une conversation en français seulement, en anglais seulement, en français et en anglais, ou dans ni l'un ni l'autre des deux langues officielles du Canada.

iii Réfère à la langue que le recensé parlait le plus souvent à la maison au moment du recensement. Les autres langues parlées à la maison de façon régulière ont également été recueillies.

iv Réfère à la langue que le recensé utilisait le plus souvent au travail au moment du recensement. Les autres langues utilisées au travail de façon régulière ont également été recueillies.

v La population de Casselman considérée ici est de 1 940 répondants, celle de l'Ontario comprend 7 054 270 personnes.

Comme nous pouvons le constater à partir du tableau 1, cette concentration est largement supérieure à celle de l'ensemble de l'Ontario, dont le total de francophones ne s'élève qu'à 4 %³⁴.

³² Statistique Canada, *op. cit.*

³³ Les pourcentages sont arrondis à l'entier près (dans la majorité des cas) pour ne pas surcharger la lecture des données.

³⁴ Statistique Canada, *op. cit.*

Sur 2 645 locuteurs de langue maternelle française, 650 (soit 25 % d'entre eux) ne connaissent que le français, alors que sur 485 locuteurs de langue maternelle anglaise, 190 (39 % de ces derniers) ne connaissent que l'anglais. Le taux d'emploi du français (seule langue d'usage) dans les foyers de Casselman est de 79 %, contre seulement 2 % dans la province. Sur l'ensemble des locuteurs ayant le français comme langue maternelle unique (2 645), 130 locuteurs (soit 5 %) ont abandonné le français à la maison, ce qui constitue un pourcentage relativement faible. Enfin, le français est la langue la plus souvent utilisée au travail pour 61 % des répondants, alors que ce n'est le cas que pour 1 % de la population ontarienne totale.

Ces données démontrent que l'usage de la langue française est nettement majoritaire à Casselman. Nous pensons donc que ceci révèle, d'une autre façon, la pertinence d'examiner le parler des locuteurs adultes natifs de cette petite communauté franco-ontarienne, car, rappelons-le, les études réalisées jusqu'à aujourd'hui sont essentiellement basées sur des corpus d'adolescents franco-ontariens.

4. Méthodologie

Le corpus de Casselman est composé de 62 entrevues semi-dirigées effectuées par une étudiante de psychologie à la maîtrise à l'Université d'Ottawa, elle-même native du village. Un premier sous-ensemble de 32 entrevues de locuteurs âgés de 21 à 59 ans a été recueilli lors de l'été 2009³⁵. Un second sous-ensemble de 30 entrevues a été collecté l'été suivant, auprès de jeunes âgés de 14 à 20 ans³⁶. Dans le cadre de cette étude, nous ne tiendrons

³⁵ Corpus subventionné grâce au fond FRDP StartUp de l'Université Concordia.

³⁶ Corpus subventionné par le Centre canadien de recherche sur les francophonies en milieu minoritaire (CRFM) de l'Université de Régina.

compte que des données extraites du premier sous-ensemble, c'est-à-dire des locuteurs adultes âgés de 21 à 59 ans.

Chaque locuteur a été recruté par la technique dite « boule de neige »³⁷. En d'autres termes, chacun d'entre eux est l'ami d'un ami. Par ailleurs, tous sont franco-phones « non restreints ». Ils utilisent donc tous le français dans la majeure partie de leur vie quotidienne. Les profils sociaux ont été recueillis oralement, au début des entrevues. Les 32 adultes ont, bien entendu, été interviewés à partir de la même grille d'entretien. Les occurrences des locuteurs étudiées ici relèvent donc du fruit du hasard et non des questions qui ont été posées.

Afin de repérer les diverses identités linguistiques revendiquées par les locuteurs, la grille d'entretien comprenait la question suivante : « Est-ce que vous vous définissez comme Nord-Américain, Canadien, Ontarien, Canadien français, Franco-Ontarien ou même Québécois? Ou autrement? Expliquez votre choix³⁸ ». La pertinence de cette question tient du fait qu'elle prend en compte les dimensions culturelles, structurelles et linguistiques de chaque identité mise de l'avant par les répondants³⁹. Pour

³⁷ Gilles Forlot, *Avec sa langue en poche. Parcours de Français émigrés au Canada*, Presses universitaires de Louvain, 2008, p. 53.

³⁸ Notons que les participants pouvaient choisir plusieurs options, mais qu'ils se sont finalement tous prononcés en faveur d'une identité linguistique précise.

³⁹ Voir à ce sujet les études de Danielle Juteau-Lee et Jean Lapointe, « Identité culturelle et identité structurelle dans l'Ontario francophone : analyse d'une transition », dans Alain Baudot et coll. (dir.), *Identité culturelle et francophonie dans les Amériques*, Québec, CIRB, 1980, p. 60-71.; Julie Boissonneault, « L'identité culturelle des étudiants du postsecondaire bilingue du Nord-Est ontarien », mémoire de maîtrise, Toronto, Université de Toronto, 1990; Julie Boissonneault, « Bilingue/francophone, Franco-Ontarien / Canadien français : choix des marques d'identification chez les jeunes étudiants francophones », *Revue du Nouvel-Ontario*, n° 20, 1996, p. 173-190.

le moment, retenons que cette question nous a permis de relever trois identités linguistiques dans le corpus de Casselman : les locuteurs se désignant comme Franco-Ontariens, ceux qui revendiquent l'identité canadienne-française et ceux qui se considèrent Canadiens.

Notons que seulement 53 % des adultes sont natifs du village. Toutefois, chaque participant a passé la plus grande partie de sa vie à Casselman et se désigne lui-même comme membre de la communauté locale.

Les analyses statistiques ont été effectuées à l'aide du logiciel Goldvarb X pour Mac⁴⁰. Ces tests permettent de modéliser, plus précisément qu'avec de simples pourcentages, les tendances lourdes relevées dans le corpus. Les locuteurs ont été regroupés selon les facteurs suivants :

- le sexe des participants : les hommes et les femmes;
- la classe sociale : la classe ouvrière, la classe moyenne et la classe moyenne-supérieure;⁴¹
- l'âge : les locuteurs âgés de 21 à 30 ans, ceux âgés de 31 à 50 ans et les locuteurs de plus de 50 ans;
- l'identité linguistique : franco-ontarienne, canadienne-française et canadienne.

À l'instar de Mougeon, Nadasdi et Rehner⁴², nous n'avons pas tenu compte de facteurs internes potentiels (notamment, le sujet du verbe des deux propositions ou le temps et le mode des verbes des deux propositions), car

⁴⁰ Disponible à l'adresse Internet suivante : <http://individual.utoronto.ca/tagliamonte/goldvarb.html> (consultée le 20/05/2015)

⁴¹ La classe sociale du locuteur a été déterminée à partir de l'échelle de Blishen et coll., en fonction de l'emploi de la personne interviewée (Bernard R. Blishen et coll., « The 1981 socioeconomic index for occupations in Canada », *Revue canadienne de sociologie*, vol. 24, n° 4, 1987, p. 465-488).

⁴² Raymond Mougeon, Terry Nadasdi et Katherine Rehner, *op. cit.*

aucun d'eux ne s'est révélé significatif dans les études antérieures.

Les variantes considérées dans notre étude sont (*ça*) *fait que* / *donc* / *alors* et *so*, uniquement employées comme locutions de conséquence⁴³. Elles ont été sélectionnées grâce au même « processus systématique d'identification et d'interprétation des alternances [...] » proposé par Barysevich⁴⁴. Les quatre variantes sélectionnées ont donc la même fonction discursive et le même sens lexical. Les exemples suivants illustrent leur emploi dans le corpus de Casselman :

- L1 : Je veux dire, j'habite pas au Québec, j'habite en Ontario, *fait que* les grands dossiers québécois, ça ne me touche pas, j'habite pas là.
- L6 : En Ontario, ce qui flotte c'est surtout des drapeaux du Canada, pas des drapeaux de l'Ontario, *donc*, ben, moi, je me dis que ça veut nécessairement dire que les gens sont davantage attachés au Canada, à leur pays, qu'à leur province.
- L8 : Comme je disais, dans mon diplôme, je fais l'option Coop, *alors*, au point où j'en suis, il me reste une semaine à mon stage, pour pouvoir le compléter.

⁴³ Notons que ces quatre variantes peuvent effectivement être, par exemple, utilisées comme « ponctuants », c'est-à-dire comme éléments permettant de marquer une pause dans le discours ou la fin d'un tour de parole, comme dans : « Dans ma famille, ben c'est bilingue *so...* ». Voir notamment Diane Vincent, *Les ponctuants de la langue et autres mots du discours*, Québec, Nuit Blanche, 1993, 168 p.

⁴⁴ Alena Barysevich, « Variation et changement lexicaux en situation de contact de langues », thèse de doctorat, London, Université Western Ontario, 2010, p. 29.

- L21 : J'étais *stuck*⁴⁵ dans le côté, *so*, des fois, je recevais des coups des autres voitures.

Les principaux aspects méthodologiques de notre étude étant présentés, passons aux résultats.

5. Présentation des résultats

5.1. Les identités linguistiques

Attardons-nous d'abord sur les identités linguistiques que s'assignent les locuteurs du corpus de Casselman. Les résultats obtenus sont résumés dans le tableau 2.

Tableau 2

Identités ethnolinguistiques des locuteurs adultes du corpus de Casselman

Identité ethnolinguistique	Nombre de locuteurs	% de locuteurs	Aspects identitaires inclus dans la justification*
Franco-ontarienne	18	56	1. de langue maternelle française (13/18) 2. natif de la province de l'Ontario (10/18) 3. une identité/culture franco-ontarienne distincte (9/18) 4. bilingue (5/18) 5. en opposition avec les Québécois (4/18) 6. la fierté d'être Franco-Ontarien (3/18) 7. natif du Canada (2/18)
Canadienne	8	25	1. natif du Canada (7/8) 2. en opposition avec les Québécois (3/8) 3. le caractère bilingue (1/8)
Canadienne-française	6	19	1. de langue maternelle française (5/6) 2. natif du Canada (4/6) 3. les origines canadiennes-françaises (3/6)

* Les aspects identitaires sont présentés selon leur ordre d'importance calculé à partir du nombre de personnes ayant mentionné l'élément sur le nombre de locuteurs revendiquant l'identité.

Le tableau 2 est organisé de la façon suivante : la colonne 1 fournit les identités choisies par les interviewés, la colonne 2 présente le nombre de locuteurs pour chacune des identités, la colonne 3 indique leur pourcentage, et la colonne 4 résume les principaux aspects identitaires inclus dans la justification des réponses.

⁴⁵ L'usage des astérisques permet de souligner les emprunts directs à l'anglais, dans le corpus de Casselman.

Tout d'abord, notons que nous n'avons relevé que trois identités linguistiques et que les catégories « nord-américaine », « ontarienne », « québécoise » et « autres » n'ont été sélectionnées par aucun interviewé. En effet, 18 locuteurs sur 32 se considèrent avant tout Franco-Ontariens, ce qui représente 56 % des répondants. Les interviewés se définissant comme Canadiens représentent 25 % du corpus, pour un total de huit locuteurs. Les « Canadiens-français » sont au nombre de six (soit 19 % du corpus). Autrement dit, plus de la moitié des personnes interviewées se définissent clairement comme Franco-Ontariens. Cela n'a cependant rien de surprenant, car depuis quelques décennies, plusieurs identités linguistiques semblent s'être développées. Edmund Auger note à ce sujet que :

[...] depuis la Révolution tranquille, l'autonomie politique dévolue à chaque province par le régime fédéral semble affaiblir [l'] identité pancanadienne; la nation canadienne-française actuelle se trouve de plus en plus fragmentée en groupements provinciaux. Les débuts d'une identité provinciale sont mis en évidence par l'adoption de nouveaux noms et symboles⁴⁶.

L'identité franco-ontarienne est non seulement majoritaire, elle est également celle qui regroupe le plus d'éléments potentiellement caractéristiques de celle-ci. En effet, nous avons relevé sept traits identitaires, présentés ici par ordre d'importance :

- 1) 13 locuteurs sur 18 soulignent l'importance de la langue maternelle française⁴⁷;

⁴⁶ Edmund A. Auger, « Les communautés francophones de l'Ouest : la survivance d'une minorité dispersée », dans Joseph Yvon Thériault (dir.), *Francophones minoritaires au Canada : état des lieux*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1999, p. 292.

⁴⁷ L15 : « Je parle français pis je vis en Ontario. »

- 2) 10 locuteurs sur 18 précisent l'importance d'être natif de l'Ontario⁴⁸;
- 3) 9 locuteurs sur 18 déclarent avoir une culture/ une identité franco-ontarienne distincte de celle des autres Canadiens⁴⁹;
- 4) 5 locuteurs sur 18 soulignent le caractère bilingue des Franco-Ontariens⁵⁰;
- 5) 4 locuteurs sur 18 se désignent Franco-Ontarien par opposition aux Québécois⁵¹;
- 6) 3 locuteurs sur 18 révèlent avoir de la fierté d'être Franco-Ontarien⁵²;
- 7) 2 locuteurs sur 18 mentionnent le fait d'appartenir au Canada⁵³.

Sur ces sept traits identitaires, seulement trois sont exclusifs à l'identité franco-ontarienne : le fait d'être natif de la province de l'Ontario, le fait de percevoir une identité et une culture franco-ontarienne distincte du reste du Canada, et la fierté d'être franco-ontarien.

⁴⁸ L3 : « Ben d'abord, j'ai toujours resté en Ontario et je parle français et que je suis fière de m'adresser, partout où je vais, en français. »

⁴⁹ L17 : « Ben, dernièrement, avec les écoles, dans les mouvements d'écoles, le mouvement franco-ontarien est de plus en plus fort pis je trouve ça le *fun*. Ça nous donne une identité parce qu'on en a de besoin. C'est à peu près ça. »

⁵⁰ L21 : « Je parle français, parle anglais pis... je suis fier du... drapeau franco-ontarien. »

⁵¹ L7 : « [...] je vais dire que je suis une Franco-Ontarienne parce que, tsé, les gens nous méprennent souvent pour des Québécois parce qu'on parle français. Alors, je vais dire : Non. Moi, je suis Franco-Ontarienne. »

⁵² L22 : « Puis je suis fier de l'être, aussi, là, Franco-Ontarien. Absolument. »

⁵³ L19 : « Je veux dire, je suis... mon pays, c'est le Canada, ma province, c'est l'Ontario. Mais, ma langue, c'est le français. »

Pour ce que est de l'identité « canadienne », celle-ci regroupe, toujours selon les interviewés, les aspects suivants :

- 1) l'importance d'être natif du Canada (7 locuteurs sur 8);
- 2) la distinction quant aux Québécois (3 locuteurs sur 8);
- 3) le caractère bilingue (1 locuteur sur 8)⁵⁴.

Enfin, pour les interviewés du corpus de Casselman, l'identité « canadienne-française » se résume, aux aspects suivants :

- 1) la langue maternelle est le français (5 locuteurs sur 6);
- 2) l'importance d'être natif du Canada (4 locuteurs sur 6);
- 3) les origines canadiennes-françaises communes et lointaines avec les autres francophones du pays (3 locuteurs sur 6)⁵⁵.

De ces résultats, nous retiendrons également les éléments suivants. Tout d'abord, « la langue maternelle française » est l'élément principal des identités franco-ontarienne et canadienne-française, ce qui confirme l'étude de Christine Dallaire⁵⁶ qui souligne que la langue française est un critère élémentaire des identités explicitement francophones.

⁵⁴ L2 : « Moi, je suis un Canadien [...] mais qui parle français pis anglais. »

⁵⁵ L24 : « [...] je pense qu'à prime abord, Canadien-français, c'est les racines, ça fait plus longtemps. »

⁵⁶ Christine Dallaire, « "Fier de qui ont est... Nous sommes francophones!" L'identité des jeunes aux jeux franco-ontariens », *Francophonies d'Amérique*, vol. 18, n° 1, 2004, p. 127-147.

Par ailleurs, les identités linguistiques revendiquées par les interviewés regroupent des critères linguistiques, culturels et structurels, qui leur sont rarement exclusifs. Ceci indique, selon nous, qu'en dépit du caractère unificateur de ces identités, les représentations collectives qui leur sont liées n'en demeurent pas moins floues et qu'aucune définition claire de ces identités linguistiques ne semble faire consensus, ce qui leur confère un caractère particulièrement mouvant et dynamique.

Enfin, si chaque identité regroupe majoritairement des marques d'identification culturelle (comme les origines de la communauté ou l'identification d'une culture distincte de celle des autres communautés) et linguistique (comme la langue maternelle française ou le critère du bilinguisme), il n'en reste pas moins qu'une dimension structurelle est aussi très présente (natif de la province de l'Ontario ou du Canada). Ceci semble donc contredire Linda Cardinal⁵⁷ pour qui le développement des communautés francophones hors Québec s'est réalisé en dépit du manque d'État ou de territoire auxquels elles pouvaient s'identifier.

5.2. *L'alternance des locutions de conséquence*

Les résultats concernant l'usage de *(ça) fait que / donc / alors* et *so*, dans le parler des locuteurs adultes du corpus de Casselman sont présentés dans le tableau 3.

⁵⁷ Linda Cardinal, « Ruptures et fragmentations de l'identité francophone en milieu minoritaire; un bilan critique », *Sociologie et sociétés*, vol. 26, n° 1, 1994, p. 71.

Tableau 3 :

Rôle des facteurs extralinguistiques sur l'usage de *so* / (*ça*)
fait que / *donc* / *alors*

Facteurs	<i>so</i>			<i>(ça) fait que</i>			<i>donc</i>			<i>alors</i>		
Input	NA			0.526			0.219			0.053		
Log.	NA			-750.422			-601.913			-353.339		
Sig.	NA			0.000			0.000			0.000		
Classe	<i>n</i>	%	<i>eff.</i>	<i>n</i>	%	<i>eff.</i>	<i>n</i>	%	<i>eff.</i>	<i>n</i>	%	<i>eff.</i>
moy-sup.	0	0	[]	233	53	.55	116	26	.48	88	21	.68
moy.	1	0.2	[]	278	43	.42	227	35	.65	138	22	.47
ouv.	41	19	[]	158	73	.65	16	7	.14	1	1	.11
Rang	NA			3 (23)			2 (51)			3 (56)		
Sexe	<i>n</i>	%	<i>eff.</i>	<i>n</i>	%	<i>eff.</i>	<i>n</i>	%	<i>eff.</i>	<i>n</i>	%	<i>eff.</i>
hommes	17	3	[]	375	67	.73	107	19	.35	58	11	.23
femmes	25	3	[]	294	40	.32	252	34	.61	168	26	.72
Rang	NA			2 (41)			3 (26)			4 (49)		
Âge	<i>n</i>	%	<i>eff.</i>	<i>n</i>	%	<i>eff.</i>	<i>n</i>	%	<i>eff.</i>	<i>n</i>	%	<i>eff.</i>
+50 ans	1	0.3	[]	208	57	.49	85	23	.58	69	24	.60
31-50	0	0	[]	302	58	.57	67	13	.23	153	31	.90
21-30	41	10	[]	159	39	.42	207	50	.77	5	1	.04
Rang	NA			4 (15)			1 (54)			1 (86)		
Identité	<i>n</i>	%	<i>eff.</i>	<i>n</i>	%	<i>eff.</i>	<i>n</i>	%	<i>eff.</i>	<i>n</i>	%	<i>eff.</i>
Franco-O	42	5.3	[]	337	43	.39	212	27	.41	195	25	.76
Can-Fran	0	0	[]	104	85	.81	19	15	.56	0	0	KO
Canadiens	0	0	[]	228	59	.62	128	33	.65	32	8	.09
Rang	NA			1 (42)			4 (24)			2 (67)		
Disp. %	9 (n=3)			97 (n=31)			69 (n=22)			37 (n=12)		
Total	42	3%	-	669	52%	-	359	28%	-	227	19%	-

Pour chaque variante, *n* indique le nombre d'occurrences, % indique leur pourcentage, et *eff.* renvoie au poids du facteur extralinguistique. Rappelons que plus l'indice *eff.* tend vers 1, plus l'effet se révèle en faveur de la variante, et inversement. De plus, pour que l'effet soit significatif, la valeur de *p* (sig.) doit être inférieure à .05. NA signifie « non applicable ». Enfin, nous présentons le *rang* de chaque variable indépendante, afin de savoir laquelle d'entre elles est la plus puissante⁵⁸.

⁵⁸ L'indice *rang* est calculé en soustrayant la plus faible valeur de *eff.* à sa plus forte valeur. Par exemple, pour la variante (*ça*) *fait que* l'indice *rang* de la variable identité est de 1, car la plus forte valeur de *eff.* (.81) moins sa plus faible valeur (.39) donne (.42), que l'on

Commençons par *so*. On constate que c'est la variante la moins employée dans le corpus. Elle ne totalise que 3 % des cas, pour un taux de dispersion de trois locuteurs sur 32. En raison de cette très faible dispersion dans le corpus, *so* n'a donc fait l'objet d'aucune analyse statistique⁵⁹. Cette variante semble se retrouver principalement chez des locuteurs de la classe ouvrière (41 occurrences sur 42), chez les plus jeunes locuteurs (41 occurrences sur 42), ainsi que chez les locuteurs revendiquant l'identité franco-ontarienne (100 % des occurrences de *so*). Néanmoins, la répartition précise des occurrences est la suivante : 16 occurrences de *so* ont été réalisées par le locuteur L16 (ce dernier ne produit, en plus, qu'une occurrence d'une autre locution, (*ça*) *fait que*), 25 occurrences l'ont été par la locutrice L26 (dont l'usage de *so* est systématique), et une occurrence de type hapax l'a été par le locuteur L30 (ce dernier produisant cinq (*ça*) *fait que*, 13 *donc* et 14 *alors*). En d'autres termes, sa distribution est particulièrement faible, ce qui indique que la variante est rare dans le parler des locuteurs adultes du corpus de Casselman. Nous y reviendrons dans la discussion finale.

Passons maintenant à l'emploi de (*ça*) *fait que*. On remarque que c'est la variante dominante du corpus. Elle représente 52 % des occurrences, pour un taux de dispersion de 97 % (31 locuteurs sur 32). L'analyse Goldvarb révèle que :

- 1) (*ça*) *fait que* est caractéristique des locuteurs se désignant avant tout comme Canadiens français (85 % pour *eff.* = .81) et Canadiens (59 % pour

indique par convention sous la forme de (42). Voir, notamment, Tagliamonte, *op. cit.*

⁵⁹ Cela explique l'usage des crochets dans la colonne relative au poids de chaque variable indépendante.

eff. = .62). Par ailleurs, l'identité apparaît comme étant le facteur le plus puissant⁶⁰;

- 2) (*ça fait que*) est davantage utilisée par les hommes (67 % pour *eff.* = .73) que par les femmes (40 % pour *eff.* = .32). Le sexe des locuteurs est le second facteur le plus puissant dans l'analyse. Il arrive d'ailleurs quasi à égalité avec le facteur identité⁶¹;
- 3) (*ça fait que*) est la variante principalement employée par les locuteurs de la classe ouvrière (73 % pour *eff.* = .65);
- 4) enfin, (*ça fait que*) semble être légèrement caractéristique des locuteurs de plus de 31 ans. On note effectivement 58 % des occurrences pour les interviewés âgés de 31 à 50 ans, et 57 % des occurrences pour les locuteurs âgés de plus de 50 ans. Toutefois leur poids reste faible (*eff.* = .57) ou frise la signification (*eff.* = .49).

Outre le fait que la variante (*ça fait que*) soit, semble-t-il, typique des locuteurs revendiquant une identité canadienne-française, ces résultats vont dans le même sens que ceux des études antérieures et confirment donc à nouveau le caractère vernaculaire de la locution⁶².

⁶⁰ La différence entre la plus importante valeur de *eff.* et la plus petite (rang) est de 42.

⁶¹ La différence entre la plus importante valeur de *eff.* et la plus petite (rang) est de 41.

⁶² Nous expliquons les valeurs peu significatives des classes moyennes (*eff.* = .42) et moyennes-supérieures (*eff.* = .55) par le caractère semi-formel des entrevues semi-dirigées dans lesquelles la variation est certainement plus instable qu'en contexte purement informel (par exemple, entre membres de la famille) ou formel (en entrevue d'embauche).

Pour ce qui est de la variante *donc*, le tableau 3 indique qu'elle est nettement moins employée que (*ça*) *fait que*. Elle ne totalise que 28 % des occurrences (359 attestations) pour un taux de dispersion de 69 %. Les corrélats sociologiques qui découlent de l'analyse sont les suivants :

- 1) *donc* est fortement rejeté par les locuteurs âgés de 31 à 50 ans (*eff.* = .23). Toutefois, ceci semble s'expliquer par le fait que cette catégorie de locuteurs privilégie très largement l'autre variante standard *alors* (*eff.* = .90);
- 2) *donc* est davantage rejeté par les membres de la classe ouvrière (*eff.* = .14). Elle est cependant la variable la plus utilisée par la classe moyenne (*eff.* = .65)⁶³;
- 3) *donc* possède une valeur sociostylistique importante puisque les femmes (*eff.* = .61) tendent à l'utiliser davantage que les hommes (*eff.* = .35)⁶⁴;
- 4) enfin, *donc* semble être rattaché aux locuteurs revendiquant une identité canadienne (*eff.* = .76).

Tout comme pour (*ça*) *fait que*, les résultats que nous avons obtenus concernant *donc* semblent tendre vers les mêmes résultats obtenus dans les recherches antérieures, ce qui confirme le caractère standard de cette variante.

⁶³ Le fait que la classe moyenne soit la catégorie employant le plus *donc* peut, selon nous, s'expliquer par le fait que ce groupe de locuteurs situé au milieu de l'échelle sociale fait montre d'une plus grande insécurité linguistique catalysant un réflexe d'autosurveillance accrue dans des situations de communications semi-informelles.

⁶⁴ Ceci s'explique notamment par le fait que, lorsque la variation est stable, les femmes ont davantage tendance à utiliser les variantes standard que les hommes (voir, notamment, William Labov, *Principles of linguistic change: Social factors*, Oxford, Blackwell, 2001, 592 p.

Terminons la présentation de nos résultats par la variante française la moins utilisée dans le corpus de Casselman, à savoir *alors*. Celle-ci ne représente que 19 % des occurrences, avec un total de 227 attestations. Par ailleurs, elle n'est employée que par 12 locuteurs sur 32, soit un taux de dispersion de 37 %. L'analyse Goldvarb révèle que :

- 1) *alors* est quasi absent du parler des locuteurs âgés de moins de 30 ans (*eff.* = .04), alors qu'il est particulièrement utilisé par les locuteurs âgés de 31 à 50 ans (*eff.* = .90) et ceux âgés de plus de 50 ans (*eff.* = .60)⁶⁵;
- 2) cette variante semble être également caractéristique des locuteurs se désignant comme Franco-Ontariens (*eff.* = .76), alors qu'elle est quasi absente des autres catégories⁶⁶. Néanmoins, une analyse croisée (*Cross Tab*) montre que ce facteur extralinguistique est fortement corrélé à la catégorie des 31 à 50 ans. Nous pensons donc que l'effet de l'identité est, en fait, le reflet de l'effet de l'âge des locuteurs revendiquant l'identité franco-ontarienne.
- 3) notons également que l'usage d'*alors* augmente significativement à mesure que l'on grimpe dans l'échelle sociale. En effet, la variante est quasi

⁶⁵ Selon nous, le fait que la catégorie d'âge intermédiaire (31 à 50 ans) soit celle qui fait montre du plus important usage de la variante *alors*, s'explique par le fait que les locuteurs lui appartenant sont susceptibles, de par leur rôle social actif, de subir le plus de pression normative. Inversement, Downes note que l'usage des normes vernaculaires se retrouve principalement chez les adolescents et les aînés. (William Downes, *Language and society*, Londres, Fishman, 1984, 384 p.).

⁶⁶ KO pour *Knock Out* indique une valeur catégorique (0 ou 100); ici, cette valeur est égale à 0.

inexistante dans le parler de la classe ouvrière (*eff.* = .11), elle est davantage employée par la classe moyenne (*eff.* = .47) et elle est la variante principalement utilisée par la classe moyenne-supérieure (*eff.* = .68);

- 4) enfin, *alors* est stylistiquement marqué, les femmes (*eff.* = .72) tendant nettement plus que les hommes (*eff.* = .23) à le produire⁶⁷.

Nous retiendrons finalement que, rattachée à la classe moyenne-supérieure et aux locutrices, cette variante possède une charge sociostylistique particulièrement saillante et identique à celle des études présentées dans la recension des écrits.

6. Discussion

L'objectif de notre recherche était, rappelons-le, de comparer les données de Casselman, à celles des études antérieures, afin de dégager d'éventuels points de convergence et de divergence dans l'évolution de chacune des variantes. De plus, nous cherchions à savoir si l'identité linguistique des locuteurs affectait l'emploi de *so* / (*ça*) *fait que* / *donc* et *alors*. Nous proposons donc maintenant de vérifier les hypothèses que nous avons formulées.

Commençons par (*ça*) *fait que*. Il est remarquable de constater que nous observons ici la plupart des tendances lourdes identifiées dans les études portant sur le français des adultes québécois⁶⁸ et des adolescents franco-ontariens⁶⁹.

⁶⁷ Cela s'explique de la même façon que pour la variante *donc* : lorsque la variation est stable, les femmes ont davantage tendance à utiliser les variantes standard que les hommes.

⁶⁸ Diane Dessureault-Dober, *op. cit.*; Pierrette Thibault et Michelle Daveluy, *op. cit.*

⁶⁹ Raymond Mougeon et Édouard Beniak, *op. cit.*; Raymond Mougeon, *op. cit.*

En effet, ces recherches ont relevé que la variante était caractéristique de la classe ouvrière, ainsi que des locuteurs masculins. C'est exactement ce que nous avons observé dans le corpus de Casselman : l'indice *eff.* est égal à .65 pour la classe ouvrière, contre .42 pour la classe moyenne, et .55 pour la classe moyenne-supérieure⁷⁰; de plus, l'indice *eff.* est égal à .73 pour les hommes, alors que les femmes tendent nettement à dévaloriser (*ça fait que* (*eff.* = .32)). Bien qu'en français québécois et en français ontarien, cette variante soit nettement plus utilisée par les locuteurs des études précédentes (74 % d'occurrences dans l'étude de Dessureault-Dober; 85 % dans l'étude de Mougeon et collaborateurs, 2009), (*ça fait que* reste la forme la plus employée par les adultes du corpus de Casselman⁷¹). Selon nous, les différences quantitatives entre les corpus peuvent s'expliquer par la nature même des trois corpus. Dans le corpus Sankoff-Cedergren, les locuteurs des classes ouvrières sont au nombre de 69 sur 120⁷², alors que dans le corpus de Casselman, le ratio est de 10 pour 32 interviewés. Aussi, rappelons que le corpus de Mougeon et

⁷⁰ On notera que l'indice de la classe moyenne-supérieure est légèrement supérieur à celui de la classe moyenne, ce que nous retrouvons également dans les résultats de Raymond Mougeon, Terry Nadasdi et Katherine Rehner, *op. cit.* Pour expliquer ce phénomène, ils invoquent (*ibid.*, p. 205), tout comme Daniel Golembeski (*op. cit.*, p. 326), l'idée que certaines formes linguistiques caractéristiques des classes ouvrières jouissent d'un certain prestige social latent favorisant leur emploi (en signe de solidarité) chez des membres masculins des classes supérieures.

⁷¹ Notons que Raymond Mougeon et Édouard Beniak (*op. cit.*), Raymond Mougeon (*op. cit.*) et Raymond Mougeon, Terry Nadasdi et Katherine Rehner (*op. cit.*) ont également souligné que (*ça fait que* était caractéristique du parler des locuteurs non restreints. Les locuteurs de Casselman étant tous non restreints, il est donc logique que cette forme soit majoritaire dans notre corpus.

⁷² Lionel Boisvert et Paul Laurendeau, *op. cit.*, p. 246.

collaborateurs⁷³ n'est composé que d'adolescents dont le processus identitaire passe notamment par le maintien des variantes vernaculaires locales⁷⁴, alors que les données que nous avons relevées à Casselman proviennent d'adultes. Soulignons finalement que ces résultats confirment directement notre première hypothèse, à savoir que nous nous attendions à ce que (*ça*) *fait que* soit la forme majoritaire de notre corpus, et qu'elle soit caractéristique de la classe ouvrière, ainsi que des locuteurs masculins.

Pour ce qui est de notre seconde hypothèse, nous nous attendions à ce que les variantes standard *donc* et *alors* soient nettement moins employées que la variante vernaculaire (*ça*) *fait que*, et qu'elles relèvent des mêmes corrélats sociologiques des autres études. Cette hypothèse se voit confirmée puisque *donc* et *alors* ont un taux d'occurrences respectif de 28 % et de 19 %, contre 52 % pour (*ça*) *fait que*. Par ailleurs, ces deux variantes standard sont nettement rejetées par la classe ouvrière (*eff.* = .14 pour *donc*; *eff.* = .11 pour *alors*), ce qui est également le cas dans les études antérieures. Notons cependant deux points de divergence. Tout d'abord, en français québécois⁷⁵, *donc* n'apparaît que dans 3 % des cas, et reste caractéristique de la bourgeoisie. Dans le corpus de Casselman, c'est la forme *alors* qui est la plus employée par la classe moyenne-supérieure (*eff.* = .68), alors que *donc* est davantage utilisée par la classe moyenne (*eff.* = .65). Comme nous l'avons mentionné précédemment, nous pensons que ceci vient probablement du fait que les membres de la classe intermédiaire, susceptibles de faire preuve d'une plus grande insécurité linguistique, à cause

⁷³ Raymond Mougeon, Terry Nadasdi et Katherine Rehner, *op. cit.*

⁷⁴ Voir notamment Penelope Eckert, *Linguistic variation as social practice*, Oxford, Blackwell, 2000, 240 p.

⁷⁵ Diane Dessureault-Dober, *op. cit.*

de leur position sociale, étaient peut-être plus enclins à s'autocorriger (et donc à adapter leur niveau de langue)⁷⁶ en présence de l'intervieweuse, dont le niveau d'éducation était élevé. Par ailleurs, on notera que dans le corpus de Mougeon et collaborateurs⁷⁷, la variante *alors* a disparu, alors qu'elle est tout de même présente dans le parler des adultes de Casselman. Nous pensons que cette divergence s'explique par le fait que les adolescents n'entretiennent pas le même rapport à la norme que les adultes. Mougeon et collaborateurs ont démontré qu'entre 1978 et 2005, la variante *alors* avait disparu du parler des adolescents d'Hawkesbury, laissant *donc* comme variante unique standard. Dans le corpus de Casselman, si *donc* (28 %) apparaît plus qu'*alors* (19 %), cette dernière variante reste toutefois en concurrence avec la première. Elle est d'ailleurs davantage utilisée par les locuteurs âgés entre 31 ans et 50 ans (*eff.* = .90), locuteurs pleinement actifs sur le marché du travail et donc plus exposés aux diverses variantes standard.

Concernant l'usage de la variante anglaise *so*, nous avons émis l'hypothèse que, étant donné son absence en français québécois et sa faible présence dans les corpus ontariens, celle-ci serait peu utilisée, voire absente, dans notre corpus. Cette hypothèse se voit, elle aussi, confirmée. En effet, le taux d'occurrences de *so* n'est que de 3 %, et son taux de dispersion n'est que de trois locuteurs sur 32. De plus, sur un total de 42 occurrences, 41 ont été réalisées par seulement deux locuteurs (tous deux de classe ouvrière, et âgés de 21 ans). Cette variante est donc particulièrement rare dans le parler des adultes franco-ontariens de Casselman.

⁷⁶ Sur l'adaptation stylistique, voir Nikolas Coupland, *Style. Language variation and identity*, Cambridge University Press, 209 p.

⁷⁷ Raymond Mougeon, Terry Nadasdi et Katherine Rehener, *op. cit.*

Enfin, nous avons formulé l'hypothèse que si l'identité linguistique bilingue des adolescents semi-restreints d'Hawkesbury jouait potentiellement un rôle dans l'usage de *so* (Mougeon et collaborateurs⁷⁸), nous nous attendions à ce que l'emploi de cette variante soit corrélé avec l'identité la plus centrée sur son caractère bilingue. Malheureusement, le faible emploi de *so* nous empêche de confirmer clairement notre hypothèse, puisque seulement deux locuteurs ont réellement fait usage de cette variante. Cependant, il est intéressant de noter que les 42 occurrences relevées dans le corpus ont été réalisées par des interviewés revendiquant l'identité linguistique franco-ontarienne, et que c'est cette identité qui semble mettre le plus en avant son caractère bilingue⁷⁹. Par ailleurs, il est à noter que le facteur « identité linguistique » a obtenu le premier rang dans l'analyse de *(ça) fait que* et que cette variante semble être caractéristique des locuteurs se désignant avant tout comme Canadiens français (*eff.* = .81). Les six locuteurs canadiens-français étant trois hommes et trois femmes appartenant aux trois classes sociales, il nous paraît difficile de conclure à l'influence directe des facteurs sexe et classe sociale sur l'identité linguistique, ce qui nous permet d'envisager que *(ça) fait que* possède non seulement une charge sociostylistique importante (la variante est rattachée aux hommes, ainsi qu'à la classe ouvrière), mais également une charge identitaire possiblement forte. Toutefois, cette identité n'ayant été revendiquée que par six locuteurs, nous nous garderons, pour le moment, de tirer plus de conclusions.

⁷⁸ *Ibid.*

⁷⁹ Cinq locuteurs sur 18 l'ont directement mentionné dans leurs justifications, comparativement à un seul locuteur pour l'identité « canadienne » et aucun locuteur pour l'identité « canadienne-française ».

Conclusion

En plus d'avoir fourni des données statistiques récentes tirées d'entrevues réalisées auprès de locuteurs franco-ontariens adultes, l'étude du corpus de Casselman nous a permis d'obtenir des résultats qui attestent de l'homogénéité des parlers ontariens, et plus généralement de l'unité des français laurentiens⁸⁰. Selon Mougeon, Hallion, Bigot et Papen⁸¹, cette unité serait le fruit des liens historiques directs et étroits entre les communautés francophones du Québec, de l'Ontario et de l'Ouest canadien.

Par la même occasion, nos données nous incitent fortement à explorer davantage la question de l'effet de l'identité linguistique sur l'usage des variantes en concurrence. Papen et Bigot⁸² ont déjà soulevé l'importance du facteur de l'identité sur l'emploi des formes verbales irrégulières *sontaient* et *ontvaient* typiques en français mitchif, sans toutefois avoir directement mesuré l'impact de l'identité linguistique sur la distribution de ces formes. Nous sommes donc convaincus de la pertinence d'établir des

⁸⁰ Voir également Davy Bigot, *op. cit.*; Raymond Mougeon, Sandrine Hallion Bres, Robert Papen et Davy Bigot, « Convergence vs divergence. Variantes morphologiques de la première personne de l'auxiliaire aller dans les variétés de français laurentien du Canada », dans Carmen Leblanc et coll., *Vues sur les français d'ici*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, p. 131-184; Raymond Mougeon, Sandrine Hallion, Davy Bigot et Robert Papen, « Convergence et divergence sociolinguistique en français laurentien : l'alternance rien que / juste / seulement / seulement que / ne... que », *Journal of French Language Studies*, vol. 26, n° 2, 2016, p. 1-40.

⁸¹ Raymond Mougeon, Sandrine Hallion, Davy Bigot et Robert Papen, « Convergence et divergence sociolinguistique... », *ibid.*

⁸² Robert A. Papen et Davy Bigot, « Sontaient, ontvaient et fontsaient en français mitchif : variation et systématisme », dans Carmen Leblanc et coll. (dir.), *Vues sur les français d'ici*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, p. 201-226.

liens entre les pratiques linguistiques réelles des locuteurs et leurs perceptions mentales et identitaires. À cet effet, nous espérons prochainement pouvoir comparer les données de Casselman à celles provenant de trois autres corpus : le corpus de Prince Albert (en Saskatchewan), celui de Sainte-Anne-des-Lacs (au Québec), ainsi que celui de Montréal (arrondissement d'Ahuntsic). Ces trois corpus ont été récemment construits autour de la même grille d'entretien que celle utilisée pour les entrevues réalisées à Casselman. Ils devraient ainsi nous permettre de relever les différentes identités linguistiques revendiquées par des locuteurs provenant de communautés francophones distinctes, et de mesurer l'impact de ces identités linguistiques sur la distribution de variantes lexicales, morphosyntaxiques et phoniques.

Enfin, les résultats de Mougeon et collaborateurs⁸³ montrent que le taux d'occurrences de *so* est passé de 1 % à 7 % entre 1978 et 2005, ce qui impliquerait un changement linguistique en cours, du moins dans le parler des adolescents d'Hawkesbury. Bien que nous n'ayons pas encore les résultats concernant l'usage de *so* par les adolescents de Casselman, un premier dépouillement a laissé entrevoir une augmentation particulièrement flagrante de la variante anglaise. En effet, nous avons relevé plus de 700 occurrences chez les adolescents contre seulement 42 chez les adultes que nous avons observés dans la présente étude. En l'absence de données en temps réel sur Casselman, il est pour le moment difficile de se prononcer sur la question du changement en cours et seules les données d'un futur corpus d'entrevues nous permettra de confirmer ou non l'évolution de la variante *so*. En revanche, une comparaison avec les données de

⁸³ Raymond Mougeon, Terry Nadasdi et Katherine Rehner, *op. cit.*

Mougeon et collaborateurs⁸⁴ de 2005 sur la montée de *so* chez les jeunes Franco-Ontariens d'Hawkesbury permettra de vérifier si les taux d'emploi de la variante sont similaires dans les deux communautés parmi la population adolescente.

Références

- Aunger, Edmund A., « Les communautés francophones de l'Ouest : la survivance d'une minorité dispersée », dans Joseph Yvon Thériault (dir.), *Francophones minoritaires au Canada : état des lieux*, Moncton, Éditions d'Acadie, 1999, p. 283-304.
- Bigot, Davy, « De la variation lexicale en franco-ontarien : les données du corpus de Casselman (Ontario) », *Revue canadienne de linguistique*, vol. 61, n° 1, 2016, p. 1-30.
- Barysevich, Alena, « Variation et changement lexicaux en situation de contact de langues », thèse de doctorat, London, Université Western Ontario, 2010, 307 p.
- Blishen, Bernard R., Carroll, William K. et Catherine Moore, « The 1981 socioeconomic index for occupations in Canada », *Revue canadienne de sociologie*, vol. 24, n° 4, 1987, p. 465-488.
- Boissonneault, Julie, « L'identité culturelle des étudiants du post-secondaire bilingue du Nord-Est ontarien », mémoire de maîtrise, Toronto, Institut d'études pédagogiques de l'Ontario, Université de Toronto, 1990.
- Boissonneault, Julie, « Bilingue/francophone, Franco-Ontarien / Canadien français : choix des marques d'identification chez les jeunes étudiants francophones », *Revue du Nouvel-Ontario*, n° 20, 1996, p. 173-190.
- Boisvert, Lionel et Paul Laurendeau, « Répertoire des corpus québécois de langue orale », *Revue québécoise de linguistique*, vol. 17, n° 2, 1988, p. 241-261.

⁸⁴ *Ibid.*

- Brault, Lucien, *Histoire des comtés unis de Prescott et Russell*, Ontario, Conseil des comtés unis, 1965, 377 p.
- Cartwright, Don, « Institutions on the frontier: French-Canadian settlement in the Eastern Ontario in the nineteenth century », *Le Géographe canadien*, vol. 21, n° 1, 1977, p. 1-21.
- Cardinal, Linda, « Ruptures et fragmentations de l'identité francophone en milieu minoritaire; un bilan critique », *Sociologie et sociétés*, vol. 26, n° 1, 1994, p. 71-86.
- Coupland, Nikolas, *Style. Language variation and identity*, Cambridge, Cambridge University Press, 209 p.
- Dallaire, Christine, « “Fier de qui on est... Nous sommes francophones!” L'identité des jeunes aux jeux franco-ontariens », *Francophonies d'Amérique*, vol. 18, n° 1, 2004, p. 127-147.
- Dessureault-Dober, Diane, « Étude sociolinguistique de (ça) fait que : “coordonnant logique” et “marqueur d'interaction” », thèse de doctorat, Montréal, Université du Québec à Montréal, 1974, 156 p.
- Downes, William, *Language and society*, Londres, Fishman, 1984, 384 p.
- Eckert, Penelope, *Linguistic variation as social practice*, Oxford, Blackwell, 2000, 240 p.
- Forlot, Gilles, *Avec sa langue en poche. Parcours de Français émigrés au Canada*, Louvain, Presses universitaires de Louvain, 2008, 218 p.
- Gaffield, Chad, *Aux origines de l'identité franco-ontarienne*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1993, 284 p.
- Gervais, Gaétan, « L'Ontario français (1821-1910) », dans J. Jaenen Cornelius (dir.), *Les Franco-Ontariens*, Ottawa, Presses de l'Université d'Ottawa, 1993, p. 49-125.
- Golembeski, Daniel, « French language maintenance in Ontario, Canada: A sociolinguistic portrait of the community of Hearst », thèse de doctorat, Indiana University, 1998, 428 p.
- Juteau-Lee, Danielle et Jean Lapointe, « Identité culturelle et identité structurelle dans l'Ontario francophone : analyse d'une transition », dans Alain Baudot, Jean-Claude Jaubert et Ronald Sabourin (dir.), *Identité culturelle et francophonie dans les Amériques*, Actes du colloque (III) tenu au Collège Glendon

- de l'Université York à Toronto du 2 au 5 juin 1976, Québec, Centre international de recherche sur le bilinguisme, 1980, p. 60-71.
- Labov, William, *Principles of linguistic change: Social factors*, Oxford, Blackwell, 2001, 592 p.
- Mougeon, Françoise, « Les Francophones et leurs styles », thèse de doctorat, Paris, Université Paris-X, Institut linguistique, 1999, 314 p.
- Mougeon, Raymond, « Diversification du parler des adolescents franco-ontariens : le cas des conjonctions et locutions de conséquence », *Cahiers Charlevoix, Études franco-ontariennes*, n° 8, 2006, p. 231-271.
- Mougeon, Raymond et Édouard Beniak, *Linguistic consequences of language contact and restriction: The case of French in Ontario, Canada*, Oxford, Oxford University Press, 1991, 247 p.
- Mougeon, Raymond, Sandrine Hallion, Davy Bigot et Robert Papen, « Convergence et divergence sociolinguistique en français laurentien : l'alternance rien que / juste / seulement / seulement que / ne...que », *Journal of French Language Studies*, vol. 26, n° 2, 2016, p. 1-40.
- Mougeon, Raymond, Sandrine Hallion Bres, Robert Papen et Davy Bigot, « Convergence *vs* divergence. Variantes morphologiques de la première personne de l'auxiliaire aller dans les variétés de français laurentien du Canada », dans Carmen Leblanc, France Martineau et Yves Frenette (dir.), *Vues sur les français d'ici*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, p. 131-184.
- Mougeon, Raymond, Terry Nadasdi et Katherine Rehner, « Évolution de l'usage des conjonctions et locutions de conséquence par les adolescents franco-ontariens de Hawkesbury et Pembroke (1978-2005) », dans France Martineau, Raymond Mougeon, Terry Nadasdi et Mireille Tremblay (dir.), *Le français d'ici. Études linguistiques et socio-linguistiques sur la variation du français au Québec et en Ontario*, Toronto, GREF, 2009, p. 175-214.
- Papen, Robert A. et Davy Bigot, « Sontaient, ontvaient et fontaient en français mitchif : variation et systématité », dans Carmen Leblanc, France Martineau et Yves Frenette (dir.),

- Vues sur les français d'ici*, Québec, Presses de l'Université Laval, 2010, p. 201-226.
- Statistique Canada, Casselman, Ontario (Code 3502044) (tableau), *Profils des communautés de 2006, Recensement de 2006*, n° 92-591-XWF au catalogue de Statistique Canada, Ottawa, 2007, www12.statcan.ca/.
- Tagliamonte, A. Sali, *Analysing sociolinguistic variation*, Cambridge, Cambridge University Press, 2006, 284 p.
- Thibault, Pierrette et Michelle Daveluy, « Quelques traces du passage du temps dans le parler des Montréalais, 1971-1984 », *Language Variation and Change*, vol. I, n° 1, 1989, p. 19-45.
- Thibault, Pierrette et Diane Vincent, *Un corpus de français parlé : historique, méthodes et perspectives de recherche*, Québec, CIRAL, 1990, 140 p.
- Vincent, Diane, *Les ponctuants de la langue et autres mots du discours*, Québec, Nuit Blanche, 1993, 168 p.